

Les Bergamasques, les Valceschini, avec une attention toute particulière portée aux Signur.

Patronyme naturellement écrit à toutes les sauces dans les papiers non officiels. Et prononcé de même à l'arrache.

Ce nom, qui est très familier à la Vallée de Joux, l'un de ceux qui font désormais partie de notre collection de patronymes locaux, ne provient pas d'une famille qui a connu une très large expansion, et surtout en grand nombre. Ainsi furent-ils en France 65 de 1861 à 1966, figurant au 121049^e rang des noms les plus portés dans ce pays. On est donc bien loin des Pesenti qui avaient été 2412 pour la même période.

Les Valceschini sont originaires de Cavaglia, au-dessus de Brembilla, hameau situé au pied même de la montagne. Ils furent longtemps la famille la plus nombreuse du coin. Quelques familles de ce nom existent encore, tant à Cavaglia qu'à Gaiazzo, groupe de maisons sous-jacent situé à quelque cinq cents mètres.

On les connaît pour avoir donné parmi les meilleurs bûcherons de la Vallée.

Feuilletant le bottin « Guignard » de cette région, on en trouve un certain nombre dans plusieurs de nos villages, sous le nom même de Valceschini ou comme conjoint. Les plus nombreux se situent au Brassus et au Lieu.

On ne sait si les Valceschini ont fondé le hameau de Cavaglia dont une maison au moins date du XVI^e siècle (1531). Certains les donnent originaires des Grisons, et plus anciennement encore de l'est de l'Europe, voire même de l'Asie, qui seraient ainsi venus avec les grandes invasions barbares. Tout cela restant naturellement hypothèse. Néanmoins comme il arrive que certains des membres de cette famille présentent un type asiatique assez marqué, on peut tout de même donner une légère caution à cette théorie. Dans tous les cas on sait que les populations, au cours des âges, n'ont jamais fait que de voyager !

Cavaglia offre de découvrir, avec cette bâtisse de 1531, une dernière habitation encore typique. Elle est située au cœur même du hameau. La contempler, c'est véritablement remonter le temps, alors qu'elle propose des pierres de taille voûtée pour ses plus anciennes portes, des escaliers et des balcons de bois en façade

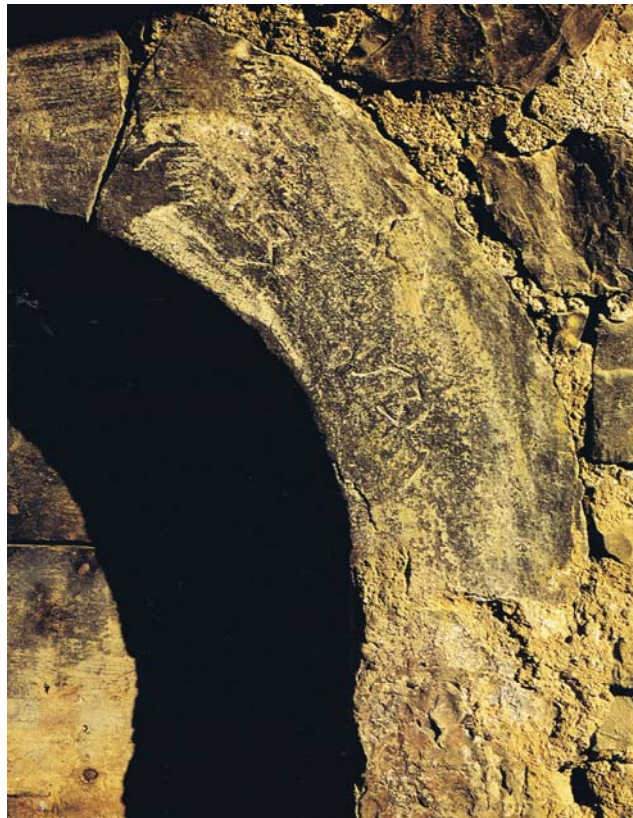
Les familles Valceschini étant nombreuses à Cavaglia, il convenait de les différencier par des surnoms. On parle de cette manière dei Barbi, dei Signur, dei Bacc, dei Pacc, dei Tripuli. Ces surnoms ont encore cours dans la région.

Plusieurs Signur ont émigré au Lieu. On appelle parfois ces dignes représentants les « Bon Dieu ». Quoique cela à tort, puisqu'on ne devrait jamais traduire un surnom.

Ce surnom de Signur fut attribué à l'un des ancêtres de cette famille qui possédait un visage rappelant celui de Gésu. Et de Gésu (orthographe italienne de notre Jésus) à Signur, il n'y a qu'un pas !



La plus ancienne maison de Cavaglia.





Cavaglia.



Cavaglia vu d'avion.

Ces Valceschini, accompagnés naturellement par d'autres familles, arrivent en Suisse déjà au début du XXe siècle pour mettre leurs forces au service de l'exploitation des forêts en général. On les voit ci-dessous, présentés par garde-forestier du coin. Les voilà, mes braves Bergamasques, semble-t-il dire.





Ils logèrent souvent dans des cabanes vétustes du genre ci-dessous. On s'y fait.



L'habillement est souvent un peu à la diable.

Umberto Valceschini à la Vallée de Joux



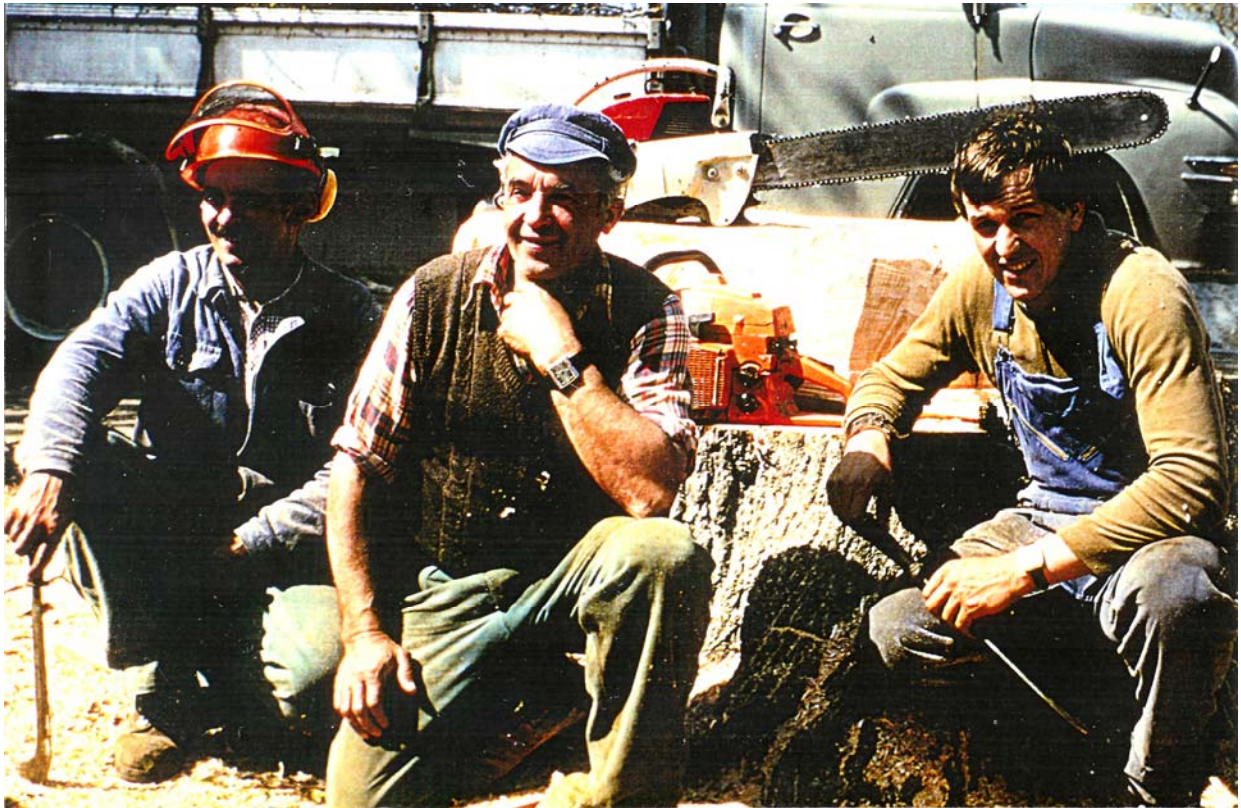
Les Signur logèrent longtemps à la cabane du Poteau



Umberto à gauche et son frère Joseph à droite.



Le bûcheron dans ses œuvres.



Le temps d'aiguiser, avec Ernesto Carminati, Umberto Valceschini et Henri Golay.

Anne-Marie Prodon

LE PAIN DE LA TERRE

Les montagnards racontent



1992.

L'enfant de la forêt

C'était un soir d'octobre 1990. J'étais montée à la Grande Tête voir les bûcherons qui tavillonnaient la façade du chalet.

Au sommet des échafaudages, trois hommes fixaient les *tavillons* avec une agrafeuse électrique. Le travail se terminait. Toute la façade ouest qui est immense, était maintenant recouverte. Il y avait la bonne odeur du bois et la couleur dorée des *tavillons* dans le soleil du soir.

Umberto Valceschini, Giuseppe son frère et Ernesto Carminati son beau-frère, sont des bûcherons de la commune du Lieu. Leur travail s'effectue habituellement en forêt, mais en artisans habiles et ingénieux, des tâches comme celle de tavillonner un chalet d'alpage, leur sont confiées en fin de saison.

« Ça n'a rien à voir avec le travail des bûcherons d'autrefois — disait Umberto — celui qu'on a fait presque toute notre vie ! »

Quelques jours plus tard, il me racontait :

« Moi, je suis né à Brembilla, dans la province de Bergame en Italie du Nord, en 1928. Mon père était bûcheron et partait en forêt depuis le printemps jusqu'à l'automne. Ma mère restait à la maison pour élever les gamins et s'occuper de la vache et des cinq ou six moutons. C'est moi qui allais conduire les bêtes au pâturage avant d'aller à l'école et je retournais les chercher le soir. Quand on arrivait à l'âge de treize-quatorze ans, on partait travailler avec le père au bois.

Moi j'ai commencé à onze ans dans le Val Camonica, à

1 800 mètres d'altitude, dans des montagnes très accidentées au pied des glaciers.

Là-bas, on coupait l'épicéa et le mélèze et avec les branches on faisait du charbon de bois. On était trois frères à travailler avec le papa. Plus haut, il y avait nos trois oncles et nos deux cousines qui bûcheronnaient aussi.

On construisait la cabane pour dormir. On la montait avec le bois de la montagne. Pour faire les parois, on attachait des branches les unes à côté des autres et on garnissait les fentes avec de la mousse. Pour dormir, on faisait un plancher pour s'isoler de la terre, on posait des *deis* avec des branches de fougère que l'on avait fait sécher. Les draps, c'étaient des sacs ! Mon père se servait d'une serpe pour mesurer la largeur d'une personne ! Ce n'était pas large, aussi quand on était couché, si on voulait se plier un peu, tout le monde devait se plier aussi ! Le père dormait au bord, car c'était lui qui se levait pour surveiller la charbonnière.

Dans un coin de la cabane, on mettait des pierres pour faire le foyer et on accrochait un fil de fer pour suspendre la marmite. La fumée sortait au-dessus de la porte ! Le matin, on partait travailler de bonne heure, sans déjeuner, et à huit heures et demie, c'est moi qui préparais le repas. Je faisais cuire la polenta et je traçais la chèvre. La chèvre vivait en liberté et sitôt qu'elle sentait l'odeur de la polenta, elle venait vite pour que je lui donne les croûtes qui se forment autour de la marmite ! On chauffait le lait dans la fiasque (on enlevait la paille qui l'entourait). Puis on trempait la polenta dans le lait chaud. A midi, on mangeait du fromage qu'on achetait dans un chalet d'alpage pas très loin. Le soir, on faisait la soupe.

Je me souviens qu'à l'automne la neige était tombée plusieurs fois sur les sommets. On avait froid la nuit. Un matin, en voulant attraper des branches préparées devant la porte, je n'avais pas vu qu'il y avait la serpe et je me suis ouvert le doigt avec !

A ce moment-là, on n'avait rien pour faire des points et on se soignait en appliquant de la résine de sapin pendant deux à trois jours. Puis après, on laissait à l'air et ça guérissait tout seul !

On louait une chambre au village, en bas dans la vallée, pour laisser la valise avec les vêtements de voyage, car c'était

loin de chez nous. On mettait presque une journée pour s'y rendre !

L'année suivante, le papa est mort au mois de mars. Ses deux frères étaient morts l'année d'avant à un mois d'intervalle, dans la cabane ! L'un d'une attaque, l'autre d'une crise cardiaque ! Mon père avait le cancer du foie depuis longtemps déjà. Quand il était allé consulter le médecin, celui-ci avait dit à son client suivant : tu vois, l'homme qui vient de sortir, avec les remèdes que je lui donne, dans quarante jours, il est au cimetière ! C'était quelqu'un qui connaissait bien mon père et il est monté lui dire à la montagne ! Quand mon père a entendu ça, il a jeté tous les remèdes ! Et il a vécu encore treize ans ! Je pense du reste que c'est le chagrin d'avoir vu disparaître ses deux frères qui l'a fait mourir à ce moment-là, sinon il aurait sûrement vécu encore quelques années !

Après, moi je suis allé travailler avec un oncle. Lui ne faisait que des charbonnières. La charbonnière, on la montait sur place. On commençait par établir un replat avec des branches, de la terre et des pierres. Il fallait bien quarante centimètres d'épaisseur de terre ! On ne faisait pas de grosses charbonnières : trente à quarante sacs seulement ! Elle brûlait pendant quatre à cinq jours, des fois une semaine si elle était plus grosse. On la nourrissait à la tombée de la nuit et de bonne heure le matin avec des petits bouts de bois coupés à la serpe, qu'on faisait descendre dans le foyer par la cheminée, à l'aide d'une perche. Quand la charbonnière était terminée, on allait sortir le charbon de bonne heure le matin et on portait les sacs au téléphérique, deux cents mètres plus bas.

Je me souviens l'automne, quand les jours sont courts, on allait passer la soirée avec les ouvriers qui travaillaient au tunnel de l'usine électrique. C'était chauffé avec des radiateurs. On était bien ! On remontait coucher à la cabane vers neuf heures du soir.

En 1945, à l'âge de dix-sept ans, je suis venu rejoindre un oncle qui bûcheronnait dans la vallée de Joux. C'était Francesco Valceschini, le seul survivant des cinq garçons de la famille de mon père ! Mon père y était venu, lui aussi, avant la guerre.

Avec l'oncle, on logeait à l'« hôtel d'Italie » dans le grand Risoud, au-dessus du Brassus. L'« hôtel d'Italie », c'était la cabane ! Chaque cabane avait un nom ! Celle-ci était très vieille et les bûcherons l'avaient brûlée pour en refaire une plus grande. Alors, on en a

fait une nouvelle. Oh, une belle ! On avait creusé dans la roche pour « tirer un plat ». C'est Bianchi qui l'avait montée. Elle avait deux parties : une pour les chevaux et une pour les hommes avec un grand dortoir et trois chambres. On pouvait loger une douzaine. La cuisine avait un fourneau ! Quand j'y suis arrivé, c'était le 16 mars, eh bien, il y avait encore quatre-vingts centimètres de neige !

J'ai travaillé trois ans avec l'oncle et ensuite j'ai continué avec mes frères qui sont venus me rejoindre.

Oh, des cabanes j'en ai connues !

On louait toujours une chambre en bas pour déposer notre valise et les commissions. Et aussi pour écrire à la famille. On descendait le samedi soir pour se laver, faire un peu de lessive. Il fallait tout faire ! Le dimanche on allait à la messe et le soir on remontait en forêt.

On était employé par le canton. On donnait notre argent à la maman. Ensuite, elle a voulu nous laisser notre salaire mais on lui envoyait quand même un peu d'argent parce qu'elle n'avait pas beaucoup de ressources. C'était intéressant de venir travailler en Suisse à cause de la différence du prix de l'heure. En travaillant l'été ici, on gagnait autant que toute une année en Italie !

En 1954, je me suis marié. Ma femme était du même village que moi et venait travailler à la Vallée comme saisonnière. Mais quand on a eu les enfants, elle restait en Italie parce qu'on ne trouvait pas de logement ici. Pendant quinze ans, j'ai vécu à la cabane militaire de Poteau, au-dessus de la douane des Charbonnières, qui avait été construite pendant la guerre. Elle avait une grande chambre, une cuisine et une petite pièce à l'entrée qui restait toujours ouverte pour offrir un abri en cas de mauvais temps.

Après on avait la maman qui venait à la belle saison. Quand elle était là, elle nous faisait la cuisine, alors on rentrait tous les jours à midi, parce qu'on ne voulait pas la laisser toute la journée seule. A ce moment-là, on était à la cabane de Poteau.

J'avais bien essayé de travailler à l'usine en Italie, mais je n'ai pas pu m'adapter ! Je ne pouvais pas vivre enfermé ! En deux mois, j'avais maigri de six kilos ! Et pourtant, je n'étais pas très gros ! Alors, comme la commune m'avait signé un contrat de travail, j'ai décidé de faire venir la famille et de construire puisqu'on ne

trouvait pas de logement. J'avais déjà cinq enfants, Graziella l'aînée avait quinze ans !

Vous savez, la vie de bûcheron était dure ! On faisait tout à bras. Quand je travaillais avec mon oncle, il avait encore des vieux outils. Oh, il ne se déplaçait pas pour aller acheter une scie un peu plus moderne ! Il y avait quand même les passe-partout suédois, qui étaient des outils récents, mais ça coûtait cher et l'oncle ne voulait pas dépenser ! Alors, il aiguisait les vieilles scies ! Un coup, on a scié une *plante* qui faisait bien un mètre de circonférence, on a mis cinquante cinq minutes ! Oh, a dit l'oncle, on a eu vite fait ! (maintenant, on mettrait cinq minutes).

J'ai travaillé aussi à la route forestière. Là aussi, on faisait tout à la main ! On coupait d'abord le bois sur le tracé et ensuite on minait à la main. Un tenait le burin, l'autre tapait dessus. On faisait un mètre de trou et on chargeait dans la brouette. On prenait les grosses pierres et on les plaçait les unes contre les autres, toutes de pointe. Puis on versait une brouette de gravier dessus. S'il y avait des pointes plus hautes, on les cassait à la main.

La pierre, on la sortait à la pioche et on la cassait à la masse. Puis après, avec une massette qui avait un grand manche, exprès pour faire le gravier. Les vieux, on leur laissait casser la pierre au-dessus, parce que là, ils pouvaient travailler assis, et nous les jeunes, on arrachait la pierre et on faisait la route.

Quand on commençait une tranchée, je vous garantis qu'on n'allait pas vingt centimètres plus bas que prévu ! On économisait nos coups de pioche !

A l'automne, avant de repartir, on mettait de la terre blanche. C'est un sable gras qu'on trouve dans la Vallée, il y en a beaucoup sur la commune du Lieu. On la laissait se reposer l'hiver. La pluie l'égalisait bien. Au printemps c'était bon, ça devenait dur comme du béton. On a des chemins qui sont faits depuis quarante ans, qui n'ont pas bougé et qui n'ont jamais eu besoin de réparations.

Notre travail était dur, il fallait fournir beaucoup d'efforts et toujours tout faire avec les bras. Quand on sciait les fayards à un mètre vingt, on devait déjà les mettre en stères. Ensuite les charger sur les camions qui les emmenaient en gare de Vallorbe. Arrivé en

gare, on déchargeait. Si le wagon n'était pas là, on retournait encore pour enwagonner ! Et puis abattre, débarder, scier pour mettre en stères et encore charger les billons sur les camions et après sur les wagons !

★

Voilà une année déjà, ce mois de juin 1992, qu'Umberto a dû cesser toute activité. Le corps usé prématurément par un travail pénible commencé trop tôt !

L'enfant de la forêt regarde les sapins depuis la cour ombragée de sa maison où il doit se reposer.

« Le docteur a dit : la forêt, c'est fini, mais j'irai quand même m'y promener — dit-il avec un air malicieux — mais cette fois pour couper des perches pour les haricots de mon jardin ! »



Au chalet de la Grande Tête : tavillonnage de la façade ouest (septembre 1990).

gare, on déchargeait. Si le wagon n'était pas là, on retournait encore pour enwagonner ! Et puis abattre, débarder, scier pour mettre en stères et encore charger les billons sur les camions et après sur les wagons !

★

Voilà une année déjà, ce mois de juin 1992, qu'Umberto a dû cesser toute activité. Le corps usé prématurément par un travail pénible commencé trop tôt !

L'enfant de la forêt regarde les sapins depuis la cour ombragée de sa maison où il doit se reposer.

« Le docteur a dit : la forêt, c'est fini, mais j'irai quand même m'y promener — dit-il avec un air malicieux — mais cette fois pour couper des perches pour les haricots de mon jardin ! »



De gauche à droite : Giuseppe et Umberto Valceschini, Ernesto Carminati.

On trouvera des informations complémentaires sur Umberto Valceschini dans l'ouvrage : *Storie di emigranti*, 2003, aux pages 72 à 91. Suit dans le même volume, aux pages 92 à 101, le témoignage de Luigia Locatelli, épouse du précédent.

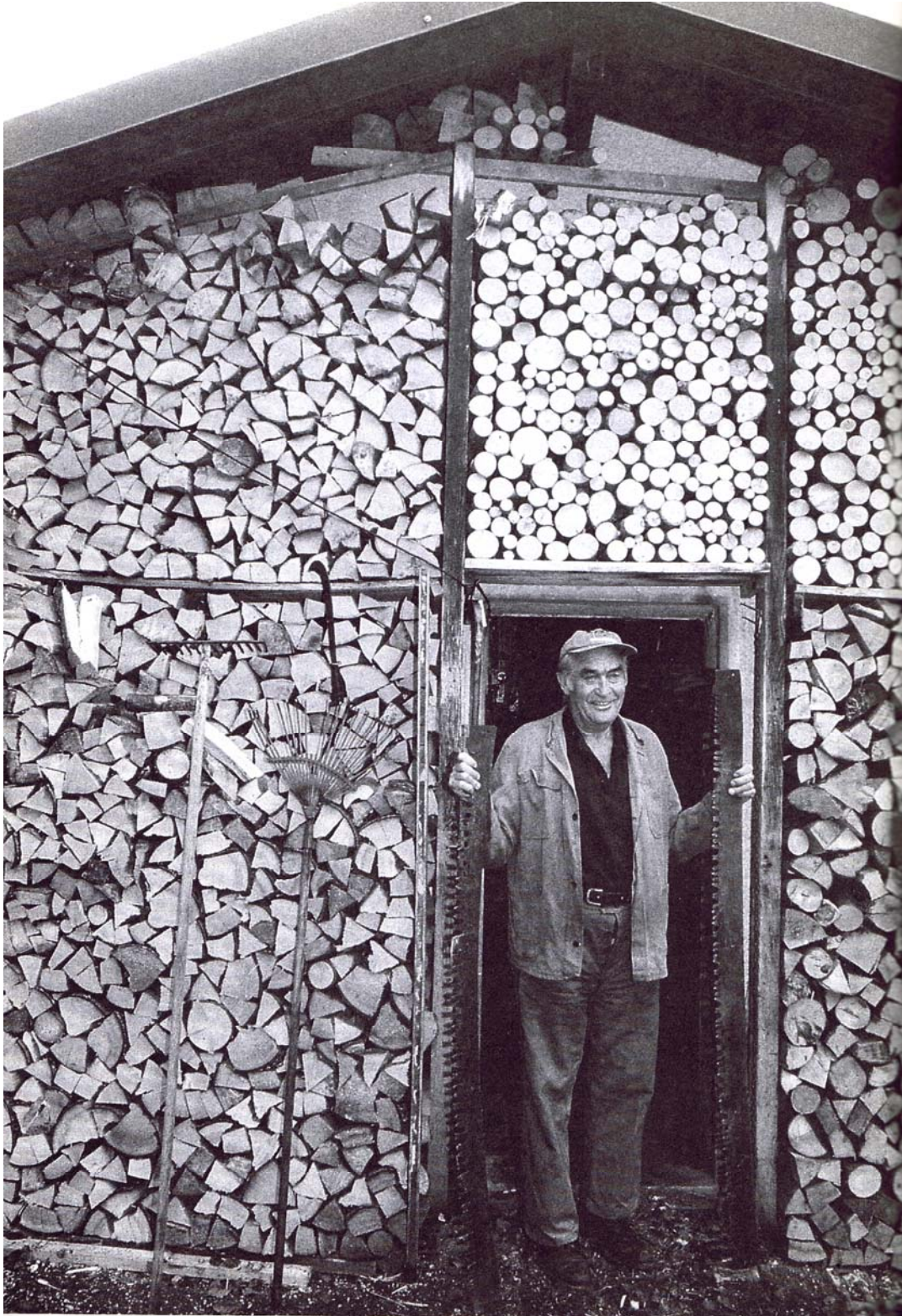
Storie di emigranti



*Percorsi e caratteri dell'emigrazione brembillese:
la Vallée de Joux (Nord Vaudois, Svizzera).*

Matteo Valceschini, né à Brembilla en 1925

On trouvera son parcours dans Stori di emigranti. Nous ne vous proposons ici que deux ou trois photos de ce personnage de forte personnalité.



Sciage de bois aux Charbonnières le 6 juin 2005



